

#AprèsLeConfinement – « Il serait catastrophique de construire la ville de demain autour d'un virus »

Créateur du Wattignies Social Club, plateforme nantaise « d'innovation autour de la fabrique urbaine », l'anthropologue Stéphane Juguet invite d'ores et déjà à penser la ville d'après confinement. Une ville qui ne doit surtout pas tomber dans l'hygiénisme à tout crin, mais apprendre à se déployer ou à se rétracter quand nécessaire. Plus qu'une transition, une métamorphose.

Anthropologue et ancien chercheur au Laboratoire des Usages et des Technologies d'Informations Numériques (LUTIN-UserLab) des Universités Paris 8 et Paris 6, Stéphane Juguet mène depuis plusieurs années des réflexions prospectives sur les usages, la mobilité (événementielle, touristique, quotidienne...), les pratiques urbaines et les objets communicants. Il dirige la société What Time Is I.T., qui anime sur l'île de Nantes le [Wattignies Social Club](#). Il intervient également sur la Zac Gare des Mines à Paris, à Ivry Confluences et à Roubaix, tout en organisant des débats publics hors les murs. Pour Mediaticités, il livre ses réflexions sur la crise engendrée par l'épidémie de Covid-19 et sur la manière dont les villes devront se réinventer dans l'après confinement. Entretien.

Mediaticités : Comment vous est venue l'idée d'adapter le Wattignies Social Club aux besoins du moment ?

Stéphane Juguet : Le Wattignies Social Club s'est toujours positionné comme un espace politique, au sens noble du terme. Sans esprit partisan, nous y accueillons un public pluriel, les migrants notamment. Cet engagement vient du constat que, dans notre société en transition, les plus vulnérables sont les plus démunis. Or quand le confinement s'est imposé, le Wattignies Social Club s'est éteint et il y avait un risque qu'il y perde sa raison d'être. Nous avons donc très vite signifié autour de nous que nous étions disponibles. L'association Le Carillon, l'un de nos relais, nous a alors mis en relation avec le SAMU social et le Centre communal d'action sociale (CCAS).

Le Wattignies Social Club offre des avantages : il est desservi par le tramway et dispose d'un quai logistique. Nous avons vidé nos boutiques pour les transformer en comptoirs alimentaires et sanitaires. Chaque jour, de 11h30 à 14h, une centaine de personnes peuvent ainsi venir chercher un repas froid ou un kit sanitaire (savon, dentifrice, mousse à raser, etc.) mais aussi consulter une infirmière ou s'informer sur les différents dispositifs mis en place en ville en termes d'hébergement, d'hygiène ou de distribution de repas le soir. Nous nous inscrivons ainsi parfaitement dans l'histoire de l'île de Nantes, qui a toujours assumé [ce rôle d'accueil](#).

Dans l'urgence, vous avez donc entièrement revu votre espace pour répondre aux besoins du moment. On l'a vu avec la construction d'un hôpital de campagne à Mulhouse, la crise actuelle nous parle justement de l'urgence et de la flexibilité de nos structures de soin ou d'accueil...

Nous avons beaucoup à apprendre des métiers de l'urgence, des militaires, des pompiers, de ce condensé d'intelligence du « plié-déplié ». Cette crise du service public que le Covid révèle nous indique qu'il va falloir revaloriser toutes ces professions au service des gens. Mais au-delà, si à l'avenir ces dangers devaient resurgir régulièrement – et nous pouvons raisonnablement le craindre, les récents événements, comme les méga-feux, ayant tendance à nous montrer que le vivant ne se domestique pas -, bref si le monde s'installe dans une sorte d'instabilité chronique, alors il va falloir apprendre à vivre avec. A se déployer ou à se rétracter quand nécessaire. A se jouer de l'espace temps et donc à aborder l'aménagement de l'espace public autrement.

C'est-à-dire ?

Le confinement, c'est la redécouverte de "la ville du chausson", celle où il faut réussir – si possible – à trouver les ressources de première nécessité dans un rayon de 500 mètres autour de chez soi. Car cette crise fait l'éloge du micro au détriment du macro, de l'hyper proximité contre l'éloignement. Les hypermarchés restent ouverts, bien sûr, mais ce sont de potentielles sources de contagion. Qu'est-ce que cela nous dit ? Que dans le futur, il faudrait imaginer toute une batterie d'outils pouvant, en cas de besoin, se déployer dans les quartiers pour créer

des micro-polarités, un peu comme des oasis. Des sortes de places publiques mobiles, comme des plateaux techniques, sur lesquelles viendraient se brancher des services ambulants.

Dans une tribune [parue dans Libération](#), le géographe Michel Lussault explique que le coronavirus tire parti de l'urbanisation généralisée de la planète. Partagez-vous ce point de vue ?

C'est intéressant. Michel Lussault était l'un des premiers convaincus des bienfaits de la métropolisation... C'est le signe que les paradigmes de nos intellectuels sont en train de muter. Cette crise nous montre que nous sommes à un point de bascule. Nous allons vers un ailleurs, c'est certain, mais les contours de la matrice qui soutiendra cet ailleurs restent à dessiner. Demain, quatre visions du monde vont s'affronter : le repli identitaire, voire – si on pousse les curseurs – une dérive totalitaire car les réponses les plus simplistes, comme dresser des murs et des frontières, peuvent rassurer quand les gens ont peur ; une autre vision reposant sur la croyance que les algorithmes vont tout solutionner ; ou encore la collapsologie, qui voudrait que nous ayons commencé à assister au grand effondrement.

Et quelle est la dernière ?

C'est celle que soutient, par exemple, le philosophe Pierre Musso. Il appelle à revenir à une certaine authenticité, au circuit court, à l'entraide. On prend conscience de la primauté de l'humain, de l'importance des services publics et du besoin de nouvelles solidarités. Cette crise n'est pas seulement sanitaire, elle est politique, sociale, économique et même existentielle. Lorsqu'elle sera passée, il va falloir essayer de faire émerger un nouveau récit fédérateur, de tendre vers un horizon désirable. Et pour ce faire, nous inventer des rites de passage. On nous parle de déconfinement mais si celui-ci s'en tient à l'idée de pouvoir à nouveau boire un café en terrasse, on aura perdu. Le vrai déconfinement, celui permettant de passer d'un monde à un autre, pourrait s'étaler sur dix ans. Car nous ne sommes pas face à une transition mais face à une métamorphose. Il va falloir faire le deuil de pratiques devenues dangereuses et inventer de nouveaux permis d'habiter, de produire, de consommer, au service d'un vivant vulnérable dont nous sommes l'un des composants.

Éric Bazard, le président du [Club Ville Aménagement](#) estime que l'épisode que nous traversons va fortement changer la manière de faire la ville...

Je l'espère. Une chose est sûre, la crise du Covid est venue mettre à mal le principe selon lequel nous serions tout-puissants, dominants. Une poussière a mis la première puissance mondiale à terre au point que celle-ci en arrive à chaparder des cargaisons de masques sur le tarmac d'un aéroport ! Il va falloir abandonner nos arrogances. Et les aménageurs vont devoir éviter un piège : la tentation de mettre des caméras et des puces partout. Cela pourrait nous faire glisser vers une approche néo-hygiéniste voire clinique de la ville, laquelle va à l'encontre de l'idée même de société. Dans les années 1960, avons commis l'erreur de construire la ville autour de la bagnole ; il serait catastrophique de construire la ville de demain autour d'un virus. Car la cité doit rester le lieu de la rencontre, du partage, du faire-ensemble.

Comment voyez-vous les prochains mois ?

Nous avons bu la tasse et n'allons pas pouvoir remonter d'un seul coup à la surface. Il nous faudra un certain nombre de paliers de décompression, étape par étape. Sinon, nous allons exploser. Et pas uniquement sur le plan sanitaire. Ceux qui s'en réfèrent encore au dicton « quand le bâtiment va tout va » et qui pensent que la vie va reprendre avec les chantiers vont prendre une énorme claque. Ce temps est révolu. Je me répète, c'est une métamorphose qui est à l'œuvre. Un monde s'est éteint et une renaissance reste à écrire. La ville de demain sera celle qui saura prendre soin. Soins de ses habitants, de son environnement, de ses services publics, de sa nature... Celle aussi qui saura ouvrir un espace politique en capacité de mêler des contraires, dans une forme d'hybridation.

C'est à dire ?

Notre société est malade et la solution est nécessairement collaborative. Il nous appartient de recréer un dénominateur commun qui nous permette de nous arranger avec les circonstances. Ce virus ne nous a pas attaqué, c'est nous qui n'avons pas su l'intégrer. Aussi j'aimerais que nous redécouvriions un certain art du bricolage. Croire qu'on va tout régler avec le numérique serait une grave erreur. Car alors nous nous mettrions à

la merci d'autres virus bien plus agressifs. La solution est métissée. C'est pourquoi je crois en l'importance de lieux comme le Wattignies Social Club pour préserver notre pacte républicain.